

Au cœur du lien d'humanité : la tendresse

*En souvenir de John Merrick**

Johanne Arseneault

Comprendre une personne, c'est déjà lui parler. Poser l'existence d'autrui en la laissant être, c'est déjà avoir accepté cette existence, avoir tenu compte d'elle.

On nous a paradoxalement habitués à chercher dans la lutte la manifestation même de l'esprit et sa réalité. Mais l'ordre de la raison ne se constitue-t-il pas plutôt dans une situation où « on parle », où la résistance de l'étant en tant qu'étant n'est pas brisée, mais pacifiée ?

L'humanité de la conscience n'est pas du tout dans ses pouvoirs mais dans sa responsabilité.

Emmanuel Levinas, *Entre nous*

Nous vivons en ce moment une ère glaciale d'indifférence, de repliement, de regard sans chaleur. Avilissement, torture, destruction systématique sont des événements non pas exceptionnels mais d'une terrifiante répétition, à l'image de violents ressacs, venant secouer la réalité sociale et politique internationale. La demeure des êtres humains, c'est-à-dire le monde, s'habite dans l'anxiété, la douleur et la détresse. Malgré tout cela et ma propre tristesse, je continue d'espérer. Tant que nous serons capables d'aimer ne serait-ce qu'un seul être vivant, la source nécessaire pour alimenter le développement d'une conscience morale qui s'exercerait enfin à hauteur du monde n'est pas complètement tarie.

L'aspiration à une culture humaine et rationnelle était au cœur des réflexions d'un homme comme Protagoras. « L'homme est la

* John Merrick, cruellement nommé « l'homme éléphant », n'est pas simplement une fiction du cinéma. Cet homme qui souffrait d'une grave maladie dégénérative a réellement vécu dans l'Angleterre du XIX^e siècle.

mesure de toutes choses », disait-il. Oui, l'homme est la mesure de toutes choses, et ainsi celle de l'agir éthique.

Prendre l'être humain pour mesure de toutes choses, c'est le reconnaître comme point de convergence ultime de toutes les questions, et c'est interroger sur fond de solitude extrême. L'affirmation de plus en plus radicale de l'autonomie de l'être humain vis-à-vis de tout ordre transcendant par rapport à lui, être de chair et de sang, qu'il s'agisse de Dieu, la Nature, la Raison, la Société, le dévoile comme être marqué par la finitude et terriblement vulnérable.

Nous ne sommes pas cependant irrémédiablement condamnés à l'errance solitaire et stérile. L'être humain peut choisir de donner lui-même vie et d'ouvrir un axe de relation au cœur de cette réalité qui lui est la plus propre : la réalité des *choses humaines*. Sur le plan des conditions d'existence, de sa présence au monde, il peut être solidaire. Il peut œuvrer à la création du monde, d'un monde pour tous, habitable par tous¹.

Je parle d'une solidarité radicalement inclusive dont le principe premier et générateur d'un lien d'humanité est une ouverture à l'autre devant permettre non seulement de préserver la paix sociale et la coopération mais plus fondamentalement de désirer l'humain, de l'accueillir en sa vie, la vie qui est sienne pour qu'il ne sente plus celle-ci comme une *faute* et un malheur². Je crois que la solidarité entre les êtres humains devrait s'orienter en fonction de l'idée d'un monde qui « offre à tout homme, quelle que soit sa situation, extérieure et intime, une issue, une vie qu'il puisse reconnaître comme vie humaine digne d'être vécue³. »

J'aimerais exemplifier cette idée de *faute* en me servant d'un argument développé par Christian Arnsperger dans son article sur les fondements de l'éthique économique et sociale :

¹ J'ai cueilli cette belle expression dans un texte de Maurice Bellet, *La seconde humanité*.

² *Ibid.*, p.89.

³ *Ibid.*, p.179.

[...] l'équilibrage entre autonomie et association n'est « ajustée à l'humain » que si est ôtée à toute personne non pas sa vulnérabilité et sa mortalité (ce serait impossible et proprement délirant), mais bien la crainte profonde de ne pas pouvoir exister, de ne pas « suffire » au regard de la survalorisation de soi qu'impose le déni individuel et collectif de la vulnérabilité et de la mort. Un système économique et social n'est ajusté que si toute personne peut, dans cette articulation nécessaire entre association et autonomie, trouver de quoi déployer ses dons et se supporter vivante, c'est-à-dire à la fois inéluctablement mortelle et désirant irrésistiblement l'immortalité⁴.

Selon moi, la tâche éthique la plus fondamentale est d'œuvrer à la réalisation des conditions de possibilité d'un monde habitable par tous. Le socle — et le fil d'Ariane — de l'agir éthique que requiert une telle tâche est la tendresse en tant qu'ouverture première et fondatrice du lien d'humanité. Cette tendresse est accueil des appels d'altérité avant tout jugement. Si l'on veut une image, je dirais que la tendresse n'a rien du tribunal et tout du sourire chaleureux. Mais pourquoi tout le mal ? Pourquoi la méchanceté, la cruauté, la lâche indifférence, ces maux banalisés parfois jusqu'à l'oubli ? Je ne prétends pas rendre compte des soubassements les plus ténébreux de la cruauté mais une certaine insensibilité est, je crois, à mettre au compte d'une négation de la vulnérabilité qui accompagne et marque toute existence, vulnérabilité qui est au cœur de l'humaine condition.

La bourgeoisie, en tant que classe socio-économique montante à l'aube de la Modernité, s'est représentée en croyant représenter l'humanité par une conception réductrice de l'individualité humaine, et prédatrice du principe d'autoconservation. La *lutte pour vivre* est

⁴ Christian Arnspenger est un jeune économiste éthicien à l'Université catholique de Louvain, en Belgique. Il a, entre autres, publié une série d'analyses dans le cadre de projets de recherches à la Chaire Hoover d'éthique économique et sociale (UCL). Le titre du présent article est : *Les fondements de l'éthique économique et sociale : entre impartialité, horizons de sens et précarité existentielle*, FNRS & Chaire Hoover, février 2000.

pensée comme lutte de tous contre tous, ou à tout le moins de chacun pour soi. Les solidarités sont fragiles et utilitaires. Ce qui est essentiel à la vie et ce qui l'agrémentent sont objets d'échanges structurés par la logique de l'intérêt égoïste, du talent, de l'effort personnel et du mérite. Le malheur et la misère sont, dans cette même logique, les conséquences d'un refus de l'effort, d'un manque de talent, c'est-à-dire d'une infériorité individuelle. La loi de la compétition et de la sottise suffisance domine, ce qui correspond à « l'idéal de l'homme satisfait à qui tout est permis [dont] la liberté est mesurée par ses pouvoirs⁵. »

De nos jours, cette conception, exploitée de façon démagogique, permet d'ignorer l'intolérable qui est de vivre dans un monde qui ressemble encore furieusement à une gigantesque boucherie. Le prix de cette fermeture des fenêtres des yeux et du cœur est l'atrophie de notre capacité d'aimer, de compatir. Nous laissons des êtres humains mourir de faim, être constamment humiliés, méprisés, violentés, et assassinés. Nous nous adaptons au monde contemporain par mutilations affectives successives.

Notre insouciance à l'égard de ce qui vit et se meut hors du petit enclos qui sépare notre cœur du monde, nous fait oublier la tâche éthique primordiale qui est de contribuer à la construction du monde afin qu'il devienne habitable par tous. Il faut d'abord ouvrir notre cœur et notre raison à l'humanité. Refuser l'indifférence, prendre en charge cette *douleur à l'âme* qui rend malheureux plutôt que de l'enfermer et l'immobiliser en soi à coups de *paradis artificiels*. Il faut regarder, il faut écouter, il faut se souvenir.

Que dévoilait le cri angoissé de John Merrick, ce cri qui jaillit de lui contre la cruauté des hommes : *Je ne suis pas un animal, je suis un être humain !?* Quelles significations attribuer à cette cathédrale de papiers et de brindilles à laquelle il confia son âme et qui lui permit de se dire que, malgré tout, il avait peut-être eu une

⁵ Emmanuel Levinas, *Altérité et transcendance*, cité par Pierre Hayat dans son livre *Individualisme éthique et politique chez Levinas*, Kimé, 1997, p.16.

vie digne d'être vécue ? John Merrick fit beaucoup plus que donner une valeur humaine à sa propre vie. Malgré toutes les souffrances morales et les douleurs éprouvées, sa quête d'amour que guidait la tendresse lui permit d'offrir à ceux qui ont désiré le connaître par-delà les préjugés et la peur, la possibilité de renaître au monde par le lien d'humanité. Celui que l'on ne voyait que sous les traits d'une monstruosité de la nature avait su préserver l'ouverture altruiste qui, à la racine, relie à l'humanité. C'est un atroce repli, en tant que fermeture à l'autre, qui fit de John Merrick, de l'enfant à l'homme, l'*objet* d'une cruauté qui se reproduit sans cesse et qui nous place tous et toutes devant l'abîme. Nous ne sommes humains que par un lien d'humanité.

Ce lien d'humanité qui rend possible la solidarité, le geste de bienveillance, la gentillesse, est ce qui fait le plus fondamentalement appel à notre liberté. La liberté, tout comme l'humanité, sont des concepts que ne peuvent épuiser les discours des sciences de l'être humain. Il s'agit d'exigences éthiques et, en ce sens, de prescriptions pour la réflexion de l'action. Nous sommes libres parce que nous sommes des êtres humains et notre liberté se mesure à notre volonté d'assumer la dimension d'humanité de notre être. La liberté est ainsi d'abord et avant tout posée dans le rapport éthique à l'autre, c'est-à-dire en tant que responsabilité. Le lien d'humanité ne doit se comprendre ni comme rapport utilitaire ni en tant que réponse à l'appel de l'autre sous la forme d'un élitisme paternaliste ou condescendant. La tendresse comme fondement du lien d'humanité donne une idée de l'ouverture requise et, de plus, ne s'oppose pas à une interprétation de la liberté dans une perspective individualiste, c'est-à-dire qui retient de la Modernité la reconnaissance de l'autonomie individuelle. Je pense qu'attribuer une place fondamentale à la tendresse permet d'éviter les réductions des concepts de liberté et de responsabilité propres à l'individualisme possessif.

Que chacun voie et mesure : ce qu'il souhaite voir se réaliser; ce qu'il peut faire ; sur qui il peut compter. Même si ce qui lui paraît possible est « objectivement » très peu, ce commencement commence tout. C'est passer de l'oppression à la liberté.

Maurice Bellet, *La seconde humanité*